



Nº. 16.



# JOURNAL DES DAMES

ET  
DES MODES.

16 AVRIL 1820.


## LA JEUNE AVEUGLE.

### *Nouvelle.*

J'émigrai en 1793 à l'âge de 23 ans; ma mère épouvantée des désordres de la France, avoit résolu d'en sortir; je la suivis parceque je l'aimois tendrement, et qu'elle ne pouvoit se séparer de moi. Nous passâmes deux années paisibles dans une petite ville d'Allemagne, jusqu'au moment où la disparition subite d'un homme, chez qui nous avions placé nos fonds, nous priva de toute ressource. Je perdis ma mère peu après, et je me vis forcé de surmonter ma douleur pour chercher les moyens de pourvoir à mon existence: un assez beau talent sur le piano devint ma ressource; on me procura des élèves, on m'admit à des concerts publics, peu à peu je me trouvai à l'abri du besoin.

Six mois s'étoient passés de cette manière,





lorsqu'un matin je vis entrer dans ma chambre une femme d'un certain âge , qui se fit annoncer comme une françoise reléguée en Allemagne par les mêmes raisons que moi. Il faut avoir souffert le mal de l'exil pour se faire une idée de l'émotion qu'on éprouve, lorsque tout à coup, sous un ciel étranger, on s'entend saluer de sa langue natale : » Je viens vers vous, me dit cette femme, avec la confiance qu'inspire la ressemblance des situations. Nous sommes moins pauvres que vous, Monsieur, mais le sort nous a affligées d'une autre manière. Je suis la gouvernante, j'oserai, ajouter l'amie d'une jeune Orpheline que j'ai accompagnée dans l'émigration. Souffrez que je taise son nom, et que je me borne à vous dire qu'elle est la fille d'un homme respectable, qui a péri avec honneur sur le champ de bataille. Sa mort n'a point laissé ma pauvre Sophie sans ressource; notre modeste revenu nous suffit, et nous attendons, dans une paisible retraite, qu'un tems plus heureux nous permette de revoir notre patrie. Hélas! Monsieur, continua cette bonne femme en poussant un soupir, je dis revoir, et je me trompe: Sophie rentrera un jour dans son pays, sans pouvoir le contempler; elle est aveugle. Ce malheur, dont elle est frappée depuis environ 7 ans, la prive d'une multitude d'innocentes distractions qui pourroient consoler son isolement. J'ai entendu parler de votre talent; en apprenant que vous étiez françois, l'idée m'est venue de vous proposer de nous faire entendre de la musique tous les matins; Sophie acceptera d'au-



tant plus volontiers cet amusement, qu'il lui offrit l'occasion de soulager la position d'un compatriote malheureux.»

Assez ému des paroles touchantes de la gouvernante, sans répondre à la dernière partie de son discours, je me levai en lui déclarant que j'étois prêt à la suivre. Nous sortîmes ensemble et nous gagnâmes sa demeure; elle me précéda de quelques pas pour m'annoncer, et, peu après, je me trouvai en face d'une personne de 20 à 22 ans, qui me parut parfaitement belle, quoique ses yeux fussent absolument fermés. Depuis qu'un peintre célèbre a su représenter la mort d'Atala comme un doux sommeil, qui ne l'a point défigurée, je puis donner une idée du visage de Sophie. L'éclat de la foudre tombée à ses pieds, lorsqu'elle venoit d'atteindre sa quinzième année, l'avoit tout-à-coup privée de la lumière; mais la régularité de ses traits, la finesse de son teint, ses beaux cheveux que sa gouvernante se plaisoit à boucler, l'élégance de sa taille et l'accent de sa voix, tant d'avantages réunis contribuoient à donner encore un grand charme à sa personne. Je ne puis sans émotion me la rappeler telle que je l'ai vue pendant 6 mois que j'ai vécu près d'elle. Tous ses gestes étoient doux et un peu craintifs; ils sembloient demander protection. Elle avoit pris l'habitude de sourire à chaque parole obligeante qu'on lui adressoit; et ce mouvement gracieux de ses lèvres, ce sourire où le regard n'avoit plus aucune part, ressembloit en quelque sorte à ces apparitions passagères du soleil, qui dans



un jour doux et voilé d'automne, vient à bout de percer les nuages un moment.

Le récit que la gouvernante fit à son élève de mon empressement à la suivre, dissipa pour nous l'embarras d'une première entrevue ; Sophie me parla de son goût pour la musique ; le tems se passa à régler tous les petits essais que nous ferions ensemble. Au moment où je me retirois, la gouvernante voulut me demander quel prix je mettrois à mes soins ; mais en me questionnant, il y avoit un peu de contrainte dans sa voix, un peu de trouble dans ma réponse ; l'âme de Sophie saisit l'accent qui nous trahissoit tous deux : » Ma bonne, dit-elle (en faisant un pas vers le côté où elle me supposoit et plaçant une main sur son coeur), ma bonne, je sens que vous l'affligez. » Je sortis profondément ému du ton avec lequel elle avoit prononcé ce peu de mots ; je conservai tout le jour la préoccupation d'un souvenir qui ne devoit plus me quitter.

Le lendemain, je portai à Sophie une collection de musique plus harmonieuse que brillante ; mon projet n'étoit point de l'étonner ; peut-être avois-je déjà un désir vague de l'émouvoir. Sa toilette me parut plus soignée ; des fleurs ornoient sa chambre : » Ma bonne, dit-elle, a voulu donner à cette journée un air de fête, je lui en sais bon gré ; désormais je ne retrouverai plus le parfum des fleurs qui sont ici, sans qu'il me retrace l'impression du plaisir que je vais vous devoir. » J'étois attendri, je ne savois comment lui répondre ; une réflexion triste me pressoit en la regardant ;



Sophie, pensois-je, ne pourra connoître ce qu'elle m'inspirera que si je lui en rends compte; il faudra *tout* lui dire! et cependant, les émotions de l'âme sont toujours accompagnées d'une pudeur secrète; le besoin d'être deviné se développe avec la faculté de sentir.

Je me plaçai devant le piano, et je préludai lentement, tout pénétré de mélancolie. La musique, qui seroit le premier des arts si ses effets n'étoient pas si fugitifs, met assez promptement nos sensations d'accord avec nos idées; et de même elle établit une intelligence rapide entre ceux qui créent son harmonie et ceux qui en jouissent. Sophie s'étoit assise vis-à-vis de moi, je puis dire que *toute sa personne me regardoit*; sa bouche entr'ouverte sembloit retenir avec peine une foule d'exclamations pressées, ses mains se levoient à chaque instant comme pour m'atteindre; et cependant, craintive de m'interrompre, elle n'osoit achever aucun mouvement; son émotion fut si forte que des larmes s'échappèrent sous ses paupières. Hélas! ses yeux ne pouvoient plus s'ouvrir, et ils pouvoient encore pleurer! Tout-à-coup je remarquai en elle un changement subit; par suite d'une réflexion que j'ai pu malheureusement m'expliquer depuis: » C'est assez, s'écria-t-elle, avec un accent troublé, faites-moi entendre quelque chose de moins touchant, de plus positif. » Alors j'ouvris mon cahier, car il m'eût été impossible d'imaginer d'autres modulations, et j'exécutai une belle symphonie de Mozart. Sophie se calmant peu à peu, finit par m'écouter plus simplement;



elle me remercia , me donna avec aisance ; et ses complimens , qui ressembloient aux paroles des autres , dissipèrent le trouble causé par son silence , qui ne ressembloit à celui de personne.

Depuis ce premier essai , je ne manquai pas de la voir chaque jour , le matin ou le soir ; je lui faisois entendre toute la musique qu'elle aimoit , je lui chantois des morceaux d'opéra qu'elle apprenoit par cœur et que nous répétions ensemble. Afin de pouvoir les étudier seule , elle inventa de se faire indiquer par moi les touches du piano , je conduisois ses doigts , elle retenoit les distances avec une merveilleuse facilité. On sait combien la privation d'un sens ajoute au tact d'un autre ; il semble que la nature , ayant toujours besoin de la perfection de notre organisation , tende à compenser la perte des facultés qu'un hasard nous enlève , par le développement de celles qui nous restent. Aussi Sophie , à l'aide de l'ouïe et du toucher , étoit-elle parvenue à deviner une infinité de choses. Lorsqu'en plaçant sa main sur le piano , il m'arrivoit de la servir si involontairement entre les miennes qu'à peine je m'en apercevois moi-même , elle se tournoit de mon côté avec une vivacité de mouvement que j'avois appris à comprendre , et qui la dispensoit souvent de proférer cette question qu'elle vouloit me faire : » Qu'avez-vous donc ? » — » Je n'ai rien » lui répondois-je même ordinairement , avant qu'elle eût parlé ; elle secouoit la tête d'un air incrédule , et demeurait pensif pendant plusieurs minutes.

Quelquefois Sophie s'exprimoit tristement sur



son état; dans d'autres momens, elle le supportoit avec résignation. Mais je remarquois qu'elle s'appliquoit toujours à éteindre ses émotions, sitôt qu'elles devenoient un peu vives. Quand sa disposition du jour étoit mélancolique, elle imploroit avec instance le secours d'une distraction; de même elle rompoit son plaisir s'il l'agitoit trop fortement. Une fois je lui demandai pourquoi elle se défendoit presque minutieusement du charme que nous trouvons d'ordinaire à pousser jusqu'au bout le sentiment dont nous sommes momentanément atteints. — » Si je m'accoutumois à tout sentir, me répondit-elle, croyez-vous, dans l'état où je suis, que je rencontraisse des personnes qui voulussent toujours m'entendre? » J'allois lui répondre, et sans doute assez vivement; elle me prévint en me priant de jouer un air de walse très-gai qu'elle aimoit beaucoup. » Je n'y suis guère disposé, lui dis-je. — Pardonnez, reprit-elle; les aveugles ont le droit d'être un peu personnels. Pour vous distraire, Alphonse, il vous suffit de regarder autour de vous, tandis que rien ne me détourneroit d'une souffrance. — Ah! Sophie, il y a des sentimens si impérieux, qu'ils nous interdisent l'usage des facultés dont ils ne déterminent pas l'emploi; et alors, le spectacle de ce qui se présente aux yeux sans intérêt devient aussi une occasion de douleur. » A ces dernières paroles, elle prit mes mains, et les plaçant sur le piano: » Ingrat, me dit-elle, comptez-vous pour rien l'avantage de consoler les malheureux? »

Je ne me dissimulai pas longtems l'amour que



Sophie m'inspiroit; mais ce besoin de repos qu'elle manifestoit si fréquemment en retenoit l'aveu sur mes lèvres. Si je hasardois une seule parole, je la voyois pâlir et s'efforcer de ne me point comprendre. Jamais elle ne souffroit que rien dans nos entretiens eût rapport à l'amour. Souvent je lui faisois la lecture, et elle ne vouloit entendre que des morceaux historiques très-élevés ou les ouvrages des moralistes les plus sévères. Les premiers lui plaisoient, disoit-elle, parcequ'ils ne lui offroient aucune application à sa propre situation, et elle ajoutoit: » Quant aux seconds, ils m'excitent à penser un peu de mal de la nature humaine; je voudrois y parvenir, puisque je dois en être à jamais séparée. » Plus notre connoissance devenoit intime, plus je m'apercevois qu'une préoccupation secrète la poursuivoit en ma présence; elle rougissoit, lorsque le son de ma voix ou même le bruit de mes pas lui annonçoit mon arrivée; elle me saluoit presque toujours d'une parole affectueuse, mais il y avoit de la crainte, du doute, de l'incertitude dans ses entretiens avec moi; et quelquefois, accablée de sa mélancolie, elle laissoit échapper cette réflexion: » Lorsque la vie doit être si monotone, ne faudroit-il pas au moins que l'âme demeurât paisible? »

En l'observant attentivement, s'il m'arrivoit tout-à-coup d'espérer qu'elle ressentit quelque atteinte du sentiment, qui m'attiroit vers elle, un incident inopiné venoit peu après ranimer mon anxiété. Le depositaire, chez lequel nous avions si imprudemment placé nos fonds, ma mère et



moi, ayant réparé ses affaires, me restitua ce qui m'appartenoit; je me hâtai d'en instruire Sophie, et en même tems de lui apprendre que ma naissance n'étoit pas inférieure à la sienne. Après m'avoir félicité de ce retour de fortune, elle me pria de ne pas exiger d'elle confidence pour confidence, et continua de me cacher son nom.

Cependant son image me suivoit partout. Quand je faisais de la musique au-dehors, c'étoit pour essayer d'avance les morceaux qui pourroient lui plaire; j'évitois de faire entendre ceux qu'elle avoit approuvés. Les applaudissemens bruyans, le tumulte des grandes réunions, l'éclat des lumières me faisoient éprouver une sensation pénible. La pureté d'un beau jour parvint même à me faire un mal réel; je prenois en dégoût tout ce qui étoit et devoit rester étranger à Sophie. Qui pourroit expliquer les singularités de l'amour? Je m'étois accoutumé à agir dans l'obscurité; et quand nous nous trouvions seuls tous deux, par je ne sais quel enfantillage du coeur, cachant la lampe qui éclairoit la chambre de Sophie, et ne distinguant plus qu'imparfaitement les objets, je m'appliquois à l'imiter, en devinant ses intentions à l'accent de sa voix ou aux mouvemens que je lui *entendois faire*. Moins habile qu'elle, je me trompois souvent; elle remarquoit l'hésitation de mes réponses et me disoit assez gaîment: » Alphonse, il me semble aujourd'hui que vous soyez aveugle comme moi. » Dans d'autres momens, pour la mieux contempler, pour qu'aucun de ses gestes ne m'échappât, une fantaisie toute contraire me pousoit à l'entourer d'une brillante clarté. Cette fois,



elle admiroit ma sagacité , ou concluoit que ce jour-là elle avoit plus d'adresse pour se faire comprendre. C'étoit alors que j'osois penser au bonheur que je saurois lui procurer , si elle consentoit à unir nos destinées. L'amour d'un époux , me disois-je , répandroit ainsi autour d'elle un éclat animé qu'elle n'apercevrait pas , mais dont elle sentirait l'influence ; le droit de la rendre heureuse en doublerait les moyens.

Un jour enfin , c'étoit vers le 6<sup>e</sup> mois de notre intimité , la conversation nous ayant conduits à parler de l'espoir de rentrer en France , entraîné par l'idée de l'y ramener moi-même , je ne pus renfermer mon secret plus longtems , et tombant à ses pieds : » Sophie , lui dis-je , promettez que l'exil ne nous séparera pas ; confiez le soin de votre destinée à votre meilleur ami. N'avez-vous point deviné à quel point il vous aime ? »

Je crois voir encore en ce moment l'expression de douleur qui se peignoit dans tous les traits de cette infortunée. Elle recule vivement , en me répondant par ces seules paroles : » Alphonse , ayez pitié de moi. » — » Hélas , Sophie , lui répliquai-je , je ne vous comprends pas. Tremblant devant vous , que fais-je que solliciter le bonheur de ma vie ? » Et alors je lui racontai avec chaleur les projets que , depuis quelques mois , je me plaisais à former. A peine si elle m'écoutoit ; préoccupée d'une idée fixe , les mains tendues vers le ciel , elle s'écrioit avec amertume : » Oh ! mon Dieu , le voilà donc ce désespoir que je voulois éviter ! Au moins , donnez-moi la force de le supporter. »



Elle s'étoit levée comme pour me fuir ; craignant qu'elle ne se heurtât quelque part, je l'invitai doucement à se rasseoir, en lui offrant de m'éloigner pour lui donner le tems de se remettre. Le ton doux et triste avec lequel je lui parlai parvint à la calmer ; elle se laissa replacer dans son fauteuil, et la tête cachée par ses deux mains, elle demeura plongée dans un profond silence. Debout, devant elle, j'attendois avec anxiété le résultat de cette sombre méditation.... Elle en sortit enfin, et pâle encore de la forte commotion qu'elle avoit éprouvée, elle proféra ces mots du ton d'une décision subite et positive : » Alphonse, le tems des ménagemens est passé ; je vous aime, je le sens, je vous aime de toutes les forces de mon âme, mais il me faut quelques jours de solitude pour déterminer mon sort. Accordez-moi toute cette semaine, ne cherchez point à me voir ; dans six jours, vous aurez ma réponse. » Je voulus insister pour qu'elle révoquât ce sévère bannissement ; sa volonté fut inébranlable. Elle appella sa gouvernante et renouvelant en sa présence l'instante prière de m'éloigner : » Allez, me dit-elle, en me tendant la main, et croyez que c'est de vous seul que je vais m'occuper. » Pour la première fois, je pressai de mes lèvres cette main si chère, malheureux ! ce fut aussi pour la dernière de ma vie. C'en étoit fait, je ne devois plus revoir Sophie.

Quatre jours après, une inconnue remit à ma porte cette lettre, que la gouvernante de Sophie avoit écrite sous sa dictée.



*Lettre de Sophie.*

« J'avois quinze ans, Alphonse, quand je devins aveugle ; on ne meurt pas de douleur, voici la seconde fois que j'en fais la cruelle épreuve ! Ce fut moins le supplice d'une éternelle nuit, qui faillit me réduire au désespoir, que la conviction intime qu'il me falloit renoncer à toutes les jouissances de la vie d'une femme. Ma mère, tant que je la conservai, eut de son devoir de m'en démontrer la dure nécessité. » Résigne-toi, Sophie, me disoit-elle en pleurant sur mon sort ; considère cette vie, si courte pour tous, comme un passage un peu plus aride pour toi. Détournes ton coeur des créatures qui ne te regarderont guère ni longtems : donne-toi à Dieu, lui seul t'accueillera à chaque instant de la journée. » Ce fut encore ma mère qui me fit prendre l'habitude de résister à mes émotions, de les interrompre pour les briser, pour en demeurer toujours maîtresse. Elle me répétoit que l'imagination n'est la plus précieuse des facultés humaines, que lorsqu'on peut avec plus ou moins de probabilité, se flatter de voir réaliser un jour au moins quelques-unes de ses rêveries. Elle aida mon courage à calculer les inconvéniens de ma cécité, appliqués à tous les états moraux de la vie. Je me fortifiai assez facilement contre la privation des plaisirs du monde ; je soupirai en songeant combien ma dépendance forcée attristeroit pour moi les relations d'amitié ; mais l'amertume de mes réflexions fut extrême, quand on m'avertit qu'il falloit surtout me défendre de l'amour.



» Alphonse , l'amour tel que je me le représente , tel que vous me l'avez inspiré , seroit le dévouement absolu de son être aux sentimens , au bonheur , à la destinée d'un autre ; et comment , misérable infirme que je suis , pourrois-je me dévouer pour quelqu'un ? Incapable d'agir sans secours , comment soutiendrois-je un sentiment si fort , qui ne se répandroit au-dehors par aucune action ? D'ailleurs , n'est-il pas vrai que , dans les situations les plus naturelles , l'amour ne se sépare guère d'un peu d'inquiétude ? et qui pourroit rassurer la mienne ? Mes questions , peut-être souvent importunes , attendroient chaque réponse avec effroi , j'épierois le ton du serment que j'aurois mendié , je ne saurois rien deviner ni prévoir .

» On ne m'a point dissimulé la légèreté ordinaire à la nature humaine ; est-ce à moi d'espérer de fixer ce qui ne se fixe qu'à de si rares conditions ? Et songez qu'un refroidissement presque inévitable tomberoit sur moi tout-à-coup et de tout son poids . Le Ciel me préserve de douter aujourd'hui de la sincérité de vos accens ! je n'ai pas du moins cette souffrance à combattre ; mais , mon ami , qui peut nous répondre de l'avenir ?

» Ce n'est pas tout encore ; quand un fortuné hasard m'auroit fait rencontrer le seul être au monde que mon malheur ne repoussera jamais ; quand il seroit vrai que votre vie généreuse deviendroit le complément de la mienne , est-ce à moi de prétendre aux devoirs , aux jouissances de la maternité ? Quoi donc ! être mère et ne pouvoir jamais contempler mes enfans ; les livrer aux



soins d'une autre, ignorer leurs joies et leurs souffrances, demeurer étrangère à leur éducation, devenir enfin pour eux une occasion d'ennui, un objet de pitié... O Alphonse ! faire pitié à ses enfans, qui sait ? à vous-même peut-être... ! Non, cet état est contre l'ordre de la nature ; en la bravant, j'aurois mérité qu'elle se vengeât. Ma mère a dit vrai ; je suis condamnée à la solitude ; elle me le répéta sur son lit de mort, et ses dernières paroles furent encore : » Ma pauvre fille, donne-toi à Dieu. »

Depuis ce tems, mon projet secret a toujours été de me retirer dans un cloître au moment où le malheur viendrait s'appesantir sur moi. Il est arrivé ce moment ; une pieuse retraite m'est ouverte ; et quand vous recevrez cette lettre, nous serons séparés pour toujours.

Cependant, prête à vous dire un éternel adieu, je ne vous cacherai point que vous m'avez d'abord fait illusion sur ma destinée. Votre âme entraînoit la mienne, et je n'en éprouvois aucune inquiétude, car je ne croyois pas pouvoir inspirer de l'amour. Lorsqu'un jour vous m'apprites que j'étois encore belle, vous en souvient-il, mon premier mouvement fut celui de la surprise, et peu après j'en ressentis de l'effroi. Voyez, Alphonse, quelle destinée m'a fait le sort ! Ce qui causeroit à toute femme au moins un fugitif instant de plaisir, ne peut m'inspirer que de la crainte. Dès-lors, le charme de notre relation a disparu pour moi ; j'ai pressenti votre amour, découvert le danger du mien, et j'ai prévu que,



toujours agitée près de vous, je vous rendrais toujours malheureux. Voilà ce qui détermine mon sacrifice, afin de vous épargner celui que vous me prépariez et dont c'est à moi de mesurer l'étendue. — Adieu, cher Alphonse, je pars avec cette consolation; c'est que du moins la douleur que je vais vous causer, vaut mieux qu'une éternité de souffrance: croyez-moi, on doit garder son courage quand il reste encore un avenir, et grâce au Ciel, ce n'est point à vous que le sort a réservé des maux sans remèdes.»

Sophie étoit partie après avoir dicté cette lettre; je n'ai jamais pu la retrouver. *C. E.*

## P A R I S.

### L O N C H A M P.

Je fais le moraliste, un peu, peut-être, par esprit de contradiction.

Lonchamp est en crédit auprès des belles et de leurs soupirans; moi, je l'attaque, je ne puis le souffrir.

Cette promenade, à une époque où il n'y a presque jamais de feuilles, n'est-elle pas triste et insipide? N'a-t-elle pas mille inconvéniens? Et si les maris avoient la moindre prévoyance, ne se ligueroient-ils pas avec moi pour la honnir et la faire tomber?

Mais eux-mêmes poussent à la roue, le char de leur moitié part comme l'éclair; et Lonchamp, malgré moi, triomphe.



Quand je vois cette suite de gens qui lorgnent et bâillent dans cette file interminable de voitures , j'ai pitié du genre humain ; voilà donc ses plaisirs et ses fêtes !

L'un vend un vieux château pour avoir des calèches neuves , l'autre court sur la chaussée en *landau* avec quatre chevaux d'emprunt. Plus d'une beauté est jusqu'à six heures en *guigue* , qui ne sait pas où aller dîner à sept.

Les filles de banquier sont à pied , dans la poussière , tandis que les femmes d'apothicaire , relevant de couche , vont montrer leur gros nourrisson en *char-à-banc* , sous parasol.

On voit à cheval de petits artistes à peine ébauchés , qui donnent le ton et carracolent en redingotes neuves , devant l'amateur modeste , qui doit acheter et payer leurs ouvrages , et qui , assis au pied d'un arbre , au milieu de sa famille , est en habit sec et râpé.

Oh ! que ces cohues et ce fracas fatiguent le vrai philosophe ! pour moi , tous les ans je me promets de ne plus m'y mêler , et je ne puis tenir ma parole : l'exemple et l'habitude entraînent ; on suit comme un mouton d'autres moutons qui bondissent ; on va sous les arbres sans feuilles , entendre des propos sans sel. J'avois juré du moins de ne pas faire faire un seul gilet , et pourtant j'en ai eu quatre tout neufs , bien comptés , ainsi que deux chapeaux , des cravattes , dont on m'apporte à présent les mémoires....

O belle raison ! que vous êtes difficile à acquiescer ,



quérir, et que je suis honteux au fond de l'âme, de voir que les années arrivent sans que vous veniez avec elles !

~~~~~

On dit d'un vêtement qui manque d'ampleur, qu'il est *étriqué*.

Dans notre vieux langage, *estriquer*, c'étoit mesurer avec l'*estrique*, passer un bâton sur la mesure, pour faire tomber le grain qui s'élevoit au-dessus des bords.

M. de Roquefort, dans le supplément (1 vol. in 8vo à Paris) qu'il vient de donner à son *glossaire de la langue romane*, publié en 1808, cite une ordonnance du marché au bled de Douay, 5 mars 1593, qui confirme cette étymologie.

~~~~~

On recommence à peindre les voitures en jonquille. Les autres couleurs à la mode, sont le bleu avec un train plus foncé, ou le vert avec un train plus foncé et des filets rouges.

Les caisses sont moins bombées ; mais c'est surtout dans l'ensemble de la construction que le changement consiste. La caisse est beaucoup plus près du sol ; et le cocher, dont le siège dépassoit ordinairement l'impériale, ne se trouve pas même à son niveau maintenant.

On construit beaucoup plus de berlines et de diligences que de landaus ; la mode de landaulets se soutient ; il y en avoit plusieurs au milieu de la chaussée, à Lonchamp. La mode des phaëtons commence à reprendre.

\*\*\*



On met des armoiries en métal , non-seulement sur la housse du cocher , mais sur les panneaux de la voiture.

Le plaqué jaune n'est plus en faveur.

Après la voiture ronde, dont nous avons parlé le 2 avril , la plus singulière voiture de Lonchamp étoit une calèche qui avoit des accoudoirs en plaqué de métal blanc , et une impériale avec des ornemens qui correspondoient aux accoudoirs.

Il y avoit six personnes dans le ballon. C'est par devant que l'on entre dans cette voiture : une partie de la portière se lève et se place comme un auvent au-dessus de la tête du cocher , l'autre lui sert de siège.

Mme B... boude contre son mari qui n'a point voulu lui acheter un équipage nouveau pour Lonchamp. J'étois presque tenté de lui donner raison ; mais voilà que l'époux me prend à part et me conte à son tour ses griefs. Malgré la galanterie dont je me pique , je suis forcé d'avouer qu'il n'a pas tout-à-fait tort. Mme B... a vingt-deux ans ; elle est jolie comme un ange de Prudhon , ou comme une muse de Canova ; elle chante et danse en perfection ; elle peint et fait des vers , et cependant la passion du jeu s'est tellement emparée d'elle , qu'elle a perdu huit mille francs pendant l'hiver et s'est presque endettée d'autant. Qu'a-t-elle fait ? Elle s'est vouée au gris : elle va à pied et porte habituellement un grand chapeau de paille , sans fleurs ni rubans. Si vous la rencontrez , dites-lui : Fi ! la joueuse !



*Mémoires de M. de Coulanges, suivis de lettres inédites de Mme de Sévigné, de son fils, de l'abbé de Coulanges, d'Arnaud d'Andilly, d'Arnaud de Pomponne, de Jean de la Fontaine, et d'autres personnages du même siècle; publiés par M. de Mommerquë, conseiller à la cour royale de Paris; 1 vol. in-8vo. A Paris.*

*Premier article.*

L'auteur de ces mémoires est Coulanges le chansonnier, Coulanges que Mme de Sévigné appelloit le petit Coulanges.

Innocent II<sup>e</sup> venoit de mourir (1689); M. de Coulanges accompagna à Rome M. de Levardin dont la capacité, dit-il, étoit connue par ses deux premières ambassades à Rome, où le succès de ses négociations avoit donné à la France et à l'église deux papes tels qu'on les pouvoit désirer.

Le Conclave, voilà l'objet principal; mais comme l'auteur est d'un caractère gai, il va faire entrer dans sa relation quelques descriptions de fêtes.

Parlons d'abord des habitans de Rome: ce que nous allons dire, d'après M. de Coulanges, ne tire point à conséquence; plus d'un siècle s'est écoulé depuis que le jugement a été porté. » Il n'y a point de lieu, dit Coulanges, où les grimaces règnent davantage qu'à Rome. Ce sont cérémonies continuelles, mais il y a bien autant de fourberies et de débauches; personne n'en est exempt. . . . Cependant il faut vivre au milieu de tout ce monde-là, et affecter avec eux la fainéantise, car la plupart ne savent ce que c'est que de s'occuper à



quelque chose de bon ; ils se lèvent de grand matin , vont se promener jusqu'au soleil levé ; viennent ensuite se recoucher ; puis ils dînent , dorment toute l'après-dînée ; le chaud étant passé, ils retournent à la promenade jusqu'au souper , et la nuit venue, chacun, une lanterne sourde à la main, va où bon lui semble. »

Un des palais les plus agréables pour passer les soirées, étoit alors celui de la duchesse Lanti, sœur de l'abbé de Noirmoutier, qui étoit venu à Rome avec l'ambassade française. L'habitude de s'y rendre tous les soirs, étoit si bien prise, qu'au retour des promenades, les estaffiers, sans attendre l'ordre de leurs maîtres, crioient aux cochers : *da madama Lanti.*

Coalanges fit à ce sujet les vers suivans qu'il envoya en France au marquis de Torcy :

» Sans vous faire un fort long discours,

Si vous voulez, je vous apprendrai comme

Nous passons à Rome

Presque tous les jours.

Nous visitons vignes, palais, églises,

Nous vivons comme en France,

Chez l'ambassadeur.

A plus d'une éminence

Nous rendons honneur.

Au cours on se salue ;

Mais quand la nuit est venue

Tout retentit du cri :

*Da madama Lanti.*

Qui donc est *madama Lanti* ?

Ecoutez-moi, je m'en vais vous le dire :

Digne d'un empire,

Elle règne ici :



Tous ses ayeux étoient gens d'importance ;  
 Son cœur répond à sa grande naissance ;  
 L'Himen , au bord du Tibre ,  
 A conduit ses pas.  
 Voulez-vous être libre ?  
 Ne la voyez pas.  
 Plus on la trouve aimable ,  
 Plus elle est redoutable.  
 Défendez-vous des feux  
 Qui partent de ses yeux . »

Pendant le carnaval de l'année 1690, le prince Antonio Ottoboni, neveu du Pape, donna une fête à la mode de Venise. Le théâtre public de Tordiana avoit été disposé en salle de bal. Aussitôt, dit Coulanges, que l'opéra fut fini, toutes les personnes considérables qui voulurent danser descendirent des loges par un escalier à deux rampes qui avoit été pratiqué exprès, et qui ajoutoit encore à la beauté de la décoration. Dans le même moment, il descendit du plafond de la salle une infinité de bougies allumées dans des chandeliers de cristal, et l'on alluma encore des flambeaux de poing de cire blanche, qui étoient disposés entre chaque loge depuis le haut jusqu'en bas.

La compagnie ne fut pas plutôt placée, que la toile du théâtre se releva, et l'on découvrit au fond une troupe de masques placés sur une espèce d'amphithéâtre, qui se détacha et vint insensiblement jusqu'au bord du théâtre; elle s'y arrêta, et les premiers coups d'archet firent reconnoître la meilleure symphonie de Rome. Alors le bal commença par une marche lente et grave d'hommes et de femmes, deux à deux, qui dura assez



longtems, et qui avoit plus de l'air d'une procession que d'un branle. Le prince de Turenne étoit à la tête; il donnoit la main à la princesse Ottonboni, femme de don Antonio. Ils étoient suivis de tous les seigneurs et dames, conformément au cérémonial romain. Tous les cardinaux, prélats, ambassadeurs, et ceux qui ne vouloient point danser, étoient restés dans les loges, d'où l'on voyoit à son aise cette belle assemblée. A cette première marche si grave en succéderent d'autres un peu moins sérieuses, qui se terminèrent par nos menucts françois, qu'on dansa, tant bien que mal, en faveur de la duchesse Lanti, du prince de Turenne et des étrangers curieux de nos manières et de nos modes. »

De la part du grand-duc, un gentilhomme fit voir à M. de Coulanges et à ses compagnons de voyage les curiosités de Florence. Ce qui le flat- ta le plus, ce fut d'être conduit dans une salle où toutes les dames de la cour étoient rassemblées, pour assister aux fiançailles d'une fille d'honneur de la grande-duchesse. » Je n'ai jamais rien vu, dit Coulanges, de plus agréable, ni de plus ga- lant que les filles d'honneur de cette princesse; ce sont sept filles de quinze, seize à dix-sept ans, tout-à-fait belles et jolies, lesquelles, ce soir-là, étoient toutes vêtues de satin couleur de rose, avec des dentelles d'or et d'argent. »

Coulanges fut de retour à Paris, le 24 novembre 1691.



LE PAPILLON. — *Idylle.*

PHILIS.

Chloé ! Chloé ! qu'aperçois-je là-bas au milieu du ruisseau ? Ne vois-tu pas comme une feuille de rose qui s'agite sur la surface de l'eau , et chasse autour d'elle une infinité de petites vagues qui s'étendent en rond jusqu'au rivage ?

CHLOÉ.

Approchons.

PHILIS.

Ah ! c'est un papillon qui s'est jeté là imprudemment.

CHLOÉ.

Trompé sans doute par la pureté du cristal des eaux , il aura voulu caresser l'ombre de cette fleur d'iris , qui se penche sur le ruisseau , comme une bergère qui se mire ; et le voilà maintenant qui fait de vains efforts pour éviter une mort prochaine.

PHILIS.

Pauvre petit ! Chloé , coupons une branche d'aulne , nous allons la tendre vers lui , et l'attirer sur le sable. Pauvre petit ! comme il se débat ! Quelle sera sa joie quand nous l'aurons délivré du danger ? Rassure-toi , beau papillon , rassure-toi , nous allons te sauver du naufrage... Bon ! le voilà sur une des feuilles de la branche... Dépose-le doucement sur la rive , afin qu'il répare ses forces aux rayons bienfaisans du soleil.

CHLOÉ.

Ah ! qu'il est beau ! vois , Philis , vois comme les plus belles couleurs se disputent l'avantage de



nuancer ses ailes , vois comme ces taches mêlées de jaune et de bleu brillent agréablement sur un fond du plus vif incarnat ; tandis qu'un liséré de velours blanc et noir entoure ce prodige de magnificence ! Quel dommage si ce charmant insecte eût péri dans les eaux !

PHILIS.

Ah ! le petit fripon ! vois comme il relève ses jolies aigrettes d'un vert changeant ! Quelle élégance ! quelle fierté ! Si je ne me trompe , il a déjà recouvré toute sa vigueur ; le voilà prêt à s'envoler.

CHLOÉ.

Adieu donc , charmant papillon ! reprends ton vol et ta gaité ; mais souviens-toi du danger que tu viens de courir ; ne poursuis plus au sein des eaux l'image trompeuse des fleurs. Vois , elles t'offrent sur ces bords des faveurs réelles et sans péril.

PHILIS.

Chloé , cela peut nous servir de leçon ; soyons prudents ; apportons du discernement dans le choix de nos plaisirs ; évitons tous ceux qui ne sont fondés ni sur l'innocence , ni sur le devoir.

---

#### MODES PARISIENNES.

On a vu à Lonchamp quelques redingotes café au lait avec des collets en velours , si longs qu'ils descendoient au milieu du gilet. Les redingotes noires , fumée de Londres et gros bleu étoient très-nombreuses. La couleur des habits étoit , comme à l'ordinaire , bleu , noir , olive , avec des boutons plats en soie. Nous devons cependant dire qu'un de nos bons tailleurs fait des habits d'un drap mélangé ,



qu'il appelle *mousse de Lonchamp*, et qu'il attache sur ces habits des boutons de métal jaune , tant soit peu bombés et ciselés : le collet est de velours lisse, et assorti.

Après avoir bordé le drap , on a fait deux piqures ; il n'y en a plus qu'une ; elle est un peu éloignée du bord.

Quelques tailleurs font des collets dont le milieu se prolonge en pointe : quoique la pointe soit arrondie , on les appelle collets en fichu ; ils ont été adoptés pour les habits comme pour les redingotes.

Les tailles sont très-hautes ; mais un peu moins larges qu'elles n'étoient , il y a deux mois ; les pans se font longs ; les revers sont peu ouverts.

Tous les gilets sont à schall , quelques-uns à deux rangs de boutons ; on en voit beaucoup de blancs ; il y en a en piqué couleur paille , qu'on appelle piqué fleuri , parceque le fond est semé de petits bouquets.

Quelques élégans avoient à Lonchamp , des pantalons de nankin ; d'autres , des pantalons blancs en perkale , en couil , ou en reps ; c'étoit devancer un peu la saison. A Lonchamp , on doit encore être en casimir. Il y avoit , du reste , beaucoup de pantalons de cette étoffe , les uns collans , les autres flottans. Les pantalons collans se portent avec des bottes à plis ; ceux qui flottent , ne doivent être ni trop longs ni trop larges , plutôt à l'angloise qu'à la russe. Les couleurs des pantalons de casimir et de cuir de laine , sont : peau de lièvre , et gris perle ; on les fait à grand pont.

Les chapeaux de la dernière mode portent un



nom qui ne se rapporte point à leur forme ; ils sont plus larges du haut que du bas ; le dessus est plat, on les appelle ballons ; ils ont un bord très-étroit et plat.

Il y a ordinairement à Lonchamp , beaucoup de chapeaux de taffetas écossais. Cette année, excepté les ombrelles, ce qu'il y avoit d'écossais à Lonchamp , étoit en gaze ; et l'un l'emportoit sur le rayé et sur le quadrillé.

Le rose dominoit , venoient ensuite les chapeaux de paille blanche, ou de crêpe blanc, ornés de deux rubans unis, ponceau et jonquille, ou citron et bleu de ciel.

Les chapeaux à passe affaissée dans le milieu et bien évasée des deux côtés, avoient plus d'ornemens sous cette passe que tout le dessus du chapeau n'en réunissoit. Ce n'étoit point une simple garniture près du bord, mais fort avant, un semé de coques, et de plus, une ou deux rangées de crevés ; le tout en gaze de couleur.

Pour les chapeaux de forme ordinaire, c'étoit la calote qui offroit le plus d'ornemens, tantôt on voyoit des pointes, taillées en feuilles d'artichaud, et bordées, qui venoient aboutir au centre, où un noeud les attachoit. Ailleurs, c'étoit une rangée de coques en biais, ou des triangles formés par des rubans. Quelquefois il y avoit au pourtour, quatre fleurs et autant de marabonts ; quelquefois aussi c'étoit seulement une grosse fleur dans un nid de marabonts.

Une modiste, pour former une corbeille de fleurs, ou jardinière sur le devant d'un chapeau,



avait coupé un tiers de la calote, et garni cette partie creuse de roses jaunes, de pensées et de cloches bleues.

*OEolia, Sidonia*, voilà les fleurs les plus distinguées qui aient paru à Lonchamp. Quelques chapeaux étoient ornés de pommes de pin, entourées de feuilles de cèdre. Il y avoit sur d'autres chapeaux, des roses du Bengale doubles, montées à deux touffes avec des immortelles vertes; des paquerettes avec des barbes de plumes de paon vertes; de la bruyère des Alpes; des digitales de toutes les couleurs; du barbeau d'Egypte, de la mauve du Pérou, etc., etc.

Une marchande de modes a vendu beaucoup de chapeaux à la Richemont, en crêpe rose. Ces chapeaux ont sur le bord de la passe, deux grandes pointes, garnies de blonde, qui montent, tandis qu'une autre pointe descend: par derrière, ce sont aussi trois pointes qui se contrarient; une d'elles forme fichu.

Plusieurs modistes ont doublé en crêpe, pour Lonchamp, des chapeaux de tissu de papier; elles ont aussi fait usage du tulle brodé en papier.

Presque toutes les robes de Lonchamp étoient faites à l'amazone. On a vu quelques dos lacés; quelques robes aussi, étoient fermées par derrière avec de petits boutons placés entre deux nervures. Les spencers les plus remarquables étoient ceux dont le collet renversé, étoit garni d'un large ruban de satin, assorti et froncé; nous en avons vu plusieurs en casimir blanc, avec des garnitures fleur de pensée.



Le costume de quelques dames étoit tout en lilas; d'autres avoient des robes couleur paille, et des chapeaux de gaze jonquille.

On fait des chapeaux de toutes couleurs avec une gaze métallique soie et argent, à jour: ce tissu a les reflets de la moire.

#### PARISER MODEN.

*Zu Lonchamp sah man einige weifsbraune (café au lait) Ueberröcke mit Sammtkrägen, die so lang waren, dafs sie bis in die Mitte des Gilets heruntergingen. Die schwarzen, rauchfarbigen (fumée de Londres) und die dunkelblauen Ueberröcke waren äusserst zahlreich. Die Klappenröcke waren, wie gewöhnlich blau, schwarz, olivengrün und hatten platte seidene Knöpfe. Wir müssen jedoch bemerken, dafs einer unserer vorzüglichsten Schneider Klappenröcke, von einem melirten Tuch, welches er Mousse de Lonchamp nennt, verfertigt, und dafs er an diese Röcke gelbe etwas erhabene und ausgearbeitete Metallknöpfe setze; der Kragen ist von glattem und passendem Sammt.*

*Als das Tuch eingefasst wurde, nähte man es doppelkantig, jetzt macht man nur eine Kante, die nicht weit vom Rande entfernt ist.*

*Einige Schneider machen Krägen, deren mittlerer Theil in eine Schniepe ausgeht; und obgleich diese Schniepe rund ist, nennt man sie doch Krägen en fichu; sie sind für Klappenröcke und Ueberröcke angenommen worden.*

*Die Taillen sind äusserst hoch, aber etwas weniger breit, als sie vor zwei Monaten waren; die Schöße werden lang gemacht und die Aufschläge nur wenig aufgeschnitten.*



Alle Gilets sind wie ein Schawl und einige mit zwei Reihen Knöpfe gemacht; man sieht viele weisse, auch gibt es deren von strohgelbem Piqué, den man geblünten Piqué nennt, weil der Grund mit kleinen Bouketchen durchsäet ist.

Zu Lonchamp trugen mehrere elegante Herrn nankinene Pantalons; andere hatten weisse Pantalons von Perkal, Zwilch oder Repps, welches für die Jahrszeit ein wenig zu frühe war. Man muß daselbst noch in Casimir erscheinen. Uebrigens gab es von diesem Stoff viele Pantalons, die theils weit, theils schliessend waren. Die schliessenden Pantalons trägt man mit Faltenstiefeln, die weiten dürfen weder zu lang noch zu breit, und müssen eher nach englischer, als russischer Mode seyn. Die Farben der Pantalons von Casimir und Wollleder sind hasenpelzfarb und perlgrau; man macht sie mit einem grossen Latz.

Die Hüte nach der letzten Mode führen einen Namen, der keinen Bezug auf ihre Form hat; sie sind oben breiter, als unten, der Kopf ist platt, man nennt sie Ballone und sie haben einen sehr schmalen, platten Rand.

Zu Lonchamp gibt es gewöhnlich viele schottische Taffethüte. Dieses Jahr war alles, was dort Schottisches vorkam, mit Ausnahme der Sonnenschirme, von Gaze, und die glatten Zeuche behaupteten die Oberhand über die gestreiften und karrierten.

Rosa war die herrschende Farbe; dann kamen die Hüte von weissem Stroh oder weissem Krepp, die mit zwei glatten, ponceau und jonquillgelben,



oder citrongelben und himmelblauen Bändern geziert waren.

Die Hüte mit einem in der Mitte eingedrückten und auf beiden Seiten weit geöffnieten Schirm hatten mehr Verzierungen unter demselben, als die ganze Oberform des Hutes zusammen. Es war nämlich keine bloße Garnirung zunächst dem Rande, sondern weit voran befanden sich hin und wieder zerstreute Muscheln und zwei oder drei Reihen Halbpuffen; das Ganze war von farbiger Gaze.

An den Hüten von gewöhnlicher Form bot der Kopf die meisten Verzierungen dar; hier sah man beründerte Schuiepen in Gestalt von Artischockenblättern, die im Mittelpunkt, wo sie mit einem Band befestigt waren, zusammenliefen; dort eine Reihe querliegender Muscheln oder Dreiecke von Band. Zuweilen hatte der Rand acht Blumen und eben so viele Marbutfedern, oder auch nur eine Blume in einem Busch von Marbuten.

Um auf dem Vordertheil eines Hutes ein Blumenkörbchen oder Jardinière zu bilden, hatte eine Modistin ein Drittel des Kopfes abgeschnitten, und die Höhlung mit gelben Rosen, Jelängerjelier, und blauen Glockenblumen garnirt.

Oeolia, Sidonia heißen die vorzüglichsten Blumen, die zu Louchamp erschienen sind. Einige Hüte waren mit Fichtenzapfen, die Cedernblätter hatten, geschmückt; auf andern Hüten befanden sich gefüllte bengalische Rosen in zwei Büschel gefaßt mit grünen Immortellen; Gänseblümchen mit Schleissen von grünen Pfauenfedern, Alpen-



heidekraut, Fingerhutblumen von allerlei Farben, ägyptische Kornblumen, peruvianische Malven u. s. w.

Eine Modenhändlerin verkaufte viele Hüte à la Richemont von rosa Krepp. Sie haben auf dem Schirmrande zwei große mit Blonde garnirte Schniepen, die aufwärts gehen; eine andere Schniepe geht abwärts; hinten befinden sich auch 3 Schniepen, die gegeneinander stehen, und wovon eine die Gestalt eines Fichü hat.

Für Lonchamp haben mehrere Modistinnen Hüte von Papierzeuch mit Krepp gefüttert, auch haben sie mit Papier gestickten Tüll verwendet.

Auf derselben Promenade waren die Kleider fast durchgängig à l'Amazone gemacht. Man sah einige geschnürte Rücken; auch waren einige Kleider mit Knöpfchen, die zwischen zwei Schnüren standen, zugemacht. Die merkwürdigsten Spencer waren diejenigen, deren umgeschlagener Kragen mit einem breiten, passenden und zerknitterten Atlasband garnirt war; wir sahen mehrere von weißem Casimir mit Garnirungen von Jelängerjelier.

Der Anzug von mehreren Damen war durchaus lilla, andere hatten strohgelbe Kleider und jonquillfarbene Gazehüte.

Man macht Hüte von allerlei Farben von einer metallischen durchbrochenen Seiden- oder Silbergaze; dieses Zeuch schimmert wie Seidenmoor.

EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 16.

Wiener Moden.

Fig. 1. — Der Turban bildet eine Bayadere.



Das Kleid von Kottlin ist mit runden Hohlfalten von Tüll, die mit Atlas berändert werden, garnirt. Ueber diesen ist eine gleichfalls beränderte Atlasrolle. Der Leib liegt in Falten, die mit kleinen Röllchen befestiget werden. Die Binde ist von Atlas. Am Oberrande und am Arme ist eine Blondgarnirung.

Turban en forme de Bayadère. Robe de côteline, avec trois garnitures en tulle plissé à tuyaux, surmontées de rouleaux bordés en satin. Taille en plis, fixés par de petits rouleaux. Ceinture de satin. Tour de gorge et manches garnis en blonde.

Costume françois.

*Fig. 2.* — Chapeau de paille blanche, orné de lilas blanc et rouge. Sautoir de cachemire. Spencer de velours épinglé. Ceinture de satin. Robe de percale, avec trois garnitures bouillonnées. Gants blancs. Brodequins lilas.

Ein weißer Strohhut mit weiß und rothem Lillack (Syringen) verziert. Umknüpftüchel von Cachemir. Spencer von Nadelsammt. Perkal-kleid mit drei gepufften Garnirungen. Die Handschuhe sind weiß, die Stiefeletten lilla.

### LOGOGRIPE.

J'ai neuf pieds, cher lecteur. Quand on  
me décompose,

J'offre un point que la mer arrose,

Je suis oiseau, vil animal,

Habitude, écorce, métal;

D'autres fois, je dore la plaine

Pour devenir un aliment.

Je commande chez le croyant;

Sur l'eau captive on me promène:

Enfin mon tout avec éclat,

Parle, agit et vole au combat.

Le mot du Logogriphe du précédent numéro est: *Coryphée*, (où l'on trouve: *Cor* et *Orphée*.)

J. P. LEMAIRE, Rédacteur.

De l'Imprimerie de J. C. F. DIEHL.



1820.

*Costumes allemand et françois.*





